

Retour sur Rimbaud et Aragon

BERNARD VASSEUR

Dans leur collection *Les lettres françaises* que dirige Franck Delorieux, les Éditions *Le Temps des Cerises* viennent de publier une excellente livraison d'*Une Saison en Enfer*¹. C'est une belle occasion pour les plus jeunes de se frotter au feu allumé naguère par Arthur Rimbaud. C'est aussi, au-delà du texte lui-même, une réelle aubaine pour revenir sur ce qui fut au fil du temps l'énigme et la légende du poète « voyant » et « voleur de feu ». Cette édition procure sur ce point, en effet, un texte magistral, qu'Aragon écrit en 1930 pour ce qui devait être une préface à une édition anglaise de la *Saison* (qui ne vit pas le jour), avant de paraître *in fine* à Belgrade dans l'almanach poétique et philosophique bilingue (en serbe et en français) *Negomucée /L'Impossible*.

Ce texte n'était certes pas inconnu des spécialistes qui avaient pu le découvrir dans un numéro spécial de la revue *Europe* consacré à Rimbaud en 1991², ou encore dans l'édition, malheureusement interrompue par l'éditeur, des *Chroniques (1918-1932)* d'Aragon établie par Bernard Leuilliot³. Mais il était devenu quasi-introuvable en librairie. Il est donc heureux de le voir enfin aisément accessible et rendu à son vrai lieu : comme préface au texte de Rimbaud pour lequel Aragon l'écrivit.

On connaît bien l'admiration que porta

Aragon à Rimbaud tout au long de sa vie et les circonstances particulièrement dramatiques – au front, en pleine première guerre mondiale – dans lesquelles elle se manifesta d'abord⁴. On sait encore comment cette admiration pour Rimbaud « passera » dans toute l'œuvre d'Aragon qui s'ouvre « comme naturellement » sous ses auspices. On songe, ici, bien sûr, à *Anicet ou le panorama, roman*⁵ (dont les premières pages furent écrites au plus fort du massacre guerrier – « devant le chemin des Dames » – et qui débute justement par la rencontre du jeune héros éponyme avec un bien peu énigmatique personnage baptisé « Arthur, né dans les Ardennes ». Rimbaud rejoint ainsi une autre figure tutélaire qui hantera l'écriture aragonienne, celle de Lautréamont⁶.

Au-delà de l'œuvre, c'est toujours à Rimbaud qu'il consacra l'un de ses premiers articles critiques, *Rimbaud ... Puisque son nom fut prononcé*, en 1918. Et c'est le même enchantement libérateur qui est affirmé : « Un matin triste, j'ai ouvert *Les Illuminations* et voici que s'effaça le décevant visage de la vie. »⁷ Mais déjà s'amorce un autre trait qui sera toujours l'indispensable revers de cette admiration : aimer Rimbaud, c'est pour Aragon le défendre contre ce qui le déforme, le trafique, l'instrumentalise et l'enrégimente au service de causes qui ne sont pas les siennes. Aimer Rimbaud,

1 Arthur Rimbaud, *Une Saison en Enfer*, préface d'Aragon. Notes et postface d'Olivier Barbarant. Avec en annexes *La lettre du 15 mai 1871* à Paul Demeny (dite « Lettre du Voyant ») et « Un cœur sous une soutane », Éditions Le Temps des Cerises, Paris, 2011, 12 €.

2 *Europe*, n° 746-747, juin-juillet 1991. Dans ce même numéro, Branko Aleksić revient sur les circonstances de cette publication dans une revue qui témoignait de l'existence d'un groupe surréaliste en Yougoslavie.

3 Aragon, *Chroniques 1 (1918-1932)*. Édition établie par Bernard Leuilliot, Éditions Stock, Paris, 1988, pp. 362-369.

4 Voir le témoignage d'Aragon lui-même dans *Pour expliquer ce que j'étais*. Éditions Gallimard, Paris, 1989, pp. 51-52.

5 Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, Éditions Gallimard/La pléiade, Paris, 1997, tome 1.

6 Aragon. *Lautréamont et nous*, Éditions Sables, 1992. Un autre texte dont l'édition est épuisée, quasi-introuvable, et qui mériterait d'être republié aujourd'hui. Pourquoi pas dans un nouveau volume de textes dit « critiques » dans La Pléiade ?

7 Aragon. *Œuvre poétique I* (Livre Club Diderot) pp. 45-50, ou *Chroniques (1918-1932)*, ibidem, pp. 17-20.

c'est aussi – toujours et inlassablement – revenir au texte de Rimbaud contre la légende échafaudée à partir de sa vie, contre le personnage du « poète aux semelles de vent », contre le « mythe Rimbaud » (Etiemble), contre ce qu'Aragon appellera d'un mot : le « rimbaldisme ». Et nous voilà reconduit à notre préface de 1930 à *Une Saison en Enfer*, aux « circonstances » dans lesquelles elle fut écrite, au combat qu'elle mène et qui peut, par sa vivacité, surprendre le lecteur moderne.

On sait la difficulté que représente aujourd'hui encore l'édition de Rimbaud : rien que dans notre bibliothèque de simple lecteur figurent trois éditions successives de Rimbaud en Gallimard/Pléiade – chacune de ces tentatives affirmant dépasser les limites de la précédente ! Sans parler de toutes celles qui « font référence » chez d'autres éditeurs ! On connaît les questions lancinantes que se posent les spécialistes : selon quels principes éditoriaux inattaquables présenter ses textes ? Comment faire tenir dans l'unité d'une « œuvre » des pépites jaillissantes aussi diverses ? Comment, sans même parler de la possibilité (jamais totalement close) de retrouver un ou des manuscrits nouveaux, tenir une chronologie plausible de ceux qui existent quand la datation des textes est aléatoire ? Travail minutieux de chercheurs qui avance, qu'il faut saluer, mais sans certitude définitive. Et comment parler d'*Une Saison en Enfer*, pourtant la seule « œuvre » que Rimbaud entreprit de publier, s'il est vrai – comme le rappelle à juste titre Olivier Barbarant – que c'est « sans doute l'un des textes de la poésie française qui a donné lieu au plus grand nombre d'exégèses »⁸. Aragon, lui, lit le texte de Rimbaud sans les connaissances qu'en ont les érudits d'aujourd'hui, mais en poète et en frère. C'est ce qui donne à sa préface cette saveur inimitable, avec ses deux volets : démasquer les truqueurs, les faussaires, les annexionnistes, mais

aussi interroger la vérité du « moment Rimbaud » (Que dit vraiment *La Saison* ? Qu'est-ce qui s'y invente ? N'est-elle que continuation poursuivie du travail littéraire ou révolution sans précédents du langage poétique ?). Des questions qui allaient brûler les lèvres de beaucoup et qui, pour les premières d'entre elles, sont toujours celles des « cadets » actuels.

Sans doute, pour comprendre le bien-fondé de l'ardeur qu'Aragon met dans sa plume, faudrait-il revenir sur « le Rimbaud » que l'on se figurait dans les débuts du XX^e siècle. On pourrait alors souligner la « splendide » ignorance où le tenaient les programmes d'enseignement : une simple note contenant son nom au sein d'une autre note contenant celui Verlaine⁹ ! On pourrait aussi rappeler – et la préface à *La Saison* ne s'en prive pas – le rôle de la sœur du poète, Isabelle, dans la construction du mythe d'un Rimbaud rentré *in extremis* dans la demeure d'un « Père » de catéchisme. Il y a encore les tentatives de Paterné Berrichon, « flairant l'héritage », qui épouse la sœur et devient ainsi grand ordonnateur du sort des manuscrits de son « beau-frère posthume », dissimulant ici, rectifiant là. Aragon était bien placé pour le savoir qui publiera, avec André Breton, en 1924 (deux ans après la mort de Berrichon) *Un cœur sous une soutane*, un texte tenu sous le boisseau parce qu'il choquait par son anticléricalisme les vertueuses pensées d'Isabelle. Et puis ce fut, en 1912, la préface que Paul Claudel écrivit pour l'édition procurée par P. Berrichon des *Œuvres* de Rimbaud, avec son fameux incipit : « Arthur Rimbaud fut un mystique à l'état sauvage, une source perdue qui ressort d'un sol saturé »¹⁰. Le texte d'un jeune poète, alors ambassadeur de France, qui aimait Rimbaud lui aussi, mais au point de se l'annexer en le conduisant à son tour derrière un pilier de Notre-Dame !

8 Ibidem, p. 62.

9 Aragon. *Entretiens avec Francis Crémieux*, Éditions Gallimard, Paris, 1964, p.17.

10 Paul Claudel. *Œuvres en prose*, Éditions Gallimard/La Pléiade, Paris, 1965, pp. 514-521.

Dans cette préface à *La Saison*, il y a tout ce qu'Aragon dit avec un brio qui rappelle les plus belles pages de son *Traité du style*, publié deux ans auparavant. Il y dénonçait déjà « l'heure du sophisme triomphant » avec le « préfacier » Claudel et « la grande commodité antipoétique du rimbaldisme contemporain »¹¹. Mais il y a aussi ce qu'il laisse dans l'ombre et que l'on peut tenter de lire entre ses lignes. Car, en 1929, est paru le *Second Manifeste du surréalisme*, avec ce jugement péremptoire de Breton : « Inutile de discuter encore sur Rimbaud : Rimbaud s'est trompé. Rimbaud a voulu nous tromper. Il est coupable devant nous d'avoir permis, de ne pas avoir rendu tout à fait impossibles certaines interprétations déshonorantes de sa pensée, genre Claudel. »¹². En somme, quand Aragon écrit dans sa préface : « Oui, le vrai est là : il [Rimbaud] n'a jamais été chrétien », il vise bien sûr explicitement Claudel, mais il répond aussi souterrainement à Breton. Fidélité intransigeante à Rimbaud, pour annoncer la brisure d'une amitié avec Breton qui se profile sourdement ?

Tout cela pourrait peut-être passer pour de vaines polémiques sans plus grand intérêt, parce que datées et tranchées de nos jours. Mais dans leur arrière-plan, elles lèvent un autre lièvre et de grande importance : le thème du départ, de la fuite, du « fermons les livres et partons là-bas », un thème précisément né de la vie de Rimbaud et de sa légende. Car, en 1930, au moment où écrit Aragon, on est avant la méticuleuse entreprise de datation effectuée par Henry de Bouillane de Lacoste et tout le monde pense que l'écriture d'*Une Saison en Enfer* est postérieure à celle d'*Illuminations*¹³. Dans

Une Saison, on lit avant tout une autobiographie du poète, avec ses dernières pages qui claquent comme un drapeau : « Adieu », puis le silence et le grand départ vers autre chose que la poésie. Mais si l'on ne peut plus affirmer aujourd'hui que *La Saison* est le dernier mot du poète Arthur Rimbaud, qui peut nier que le thème du « partir » ne consume encore le cœur de bien des jeunes gens, et d'une façon aussi brûlante qu'il le fit chez les poètes d'une bonne partie du XX^{ème} siècle ? A bien des égards, la préface d'Aragon est donc toujours avec nous.

Quoiqu'il en soit d'ailleurs, Aragon n'entend pas s'en tenir à la vie de Rimbaud, mais interroge avec passion la lettre même du texte de Rimbaud. Il souligne d'ailleurs l'importance d'une étude de ses manuscrits, exige la publication de ses brouillons, pour pouvoir en saisir toute la portée de rupture révolutionnaire. C'est qu'ici « pour la première fois, il est rompu avec le machinal du langage [...] La mécanique est démontée [...] La volonté de voyance, cet étrange concept qu'une lettre ancienne de Rimbaud définissait, ici devient méthode [...] De la pensée rimbaldienne naît quelque chose qui n'a point encore de nom, que Rimbaud n'a pas nommé, et qu'il ne m'appartient pas de nommer à sa place »¹⁴. Magnifique clarté des mots et respect infini pour Rimbaud : Aragon, lui, se refuse de parler à sa place et d'en dire plus que lui.

Nous avons dit l'admiration constante d'Aragon pour Rimbaud en cheminant avec ses premiers textes. Peut-être est-il temps, pour conclure, d'évoquer les derniers. Rimbaud y est toujours là. Et pour dire l'essentiel. Nous pensons d'abord à ces propos tenus lors d'une *Fête de*

11 Aragon. *Traité du style*. Éditions Gallimard/L'Imaginaire, Paris, 1928, pp. 79 et 59.

12 André Breton. *Œuvres complètes*. Éditions Gallimard/La Pléiade, Paris, 1988, p. 784.

13 Sans que l'on puisse l'assurer avec certitude pour tel ou tel fragment, la datation proposée par Verlaine, qui parle d'une rédaction des *Illuminations* s'étendant jusqu'en 1875, est *grosso modo* admise par les chercheurs contemporains, quand *Une Saison en Enfer* est datée de 1873. Dans *Les Poètes Maudits*, Verlaine aborde les *Illuminations* après *Une Saison en Enfer*. Le lecteur pourra se reporter aux notes sur le sujet d'André Guyaux dans son édition des *Œuvres Complètes* de Rimbaud parue en 2009 chez Gallimard/La Pléiade, la plus récente à notre connaissance.

14 Ibidem, pp. 16-18.



Aragon vers 1925

L'Humanité, en 1973. Aragon y évoque son choix de demeurer fidèle au Parti communiste, son pari de le voir changer depuis le temps de son adhésion (1927), sa rupture avec André Breton, et il poursuit : « Breton m'avait posé la question : " Mais si demain ton parti te demande de renier Rimbaud et Lautréamont, qu'est-ce que tu feras ? " Et moi, je lui avais répliqué : "Je ne peux pas répondre à une question qui ne m'a pas été posée et qui, à mon sens, ne se posera jamais". Or, environ quatre ans plus tard, Maurice Thorez a cité Rimbaud en bonne part. [...] Il me semble donc que le pari que nous avions simultanément posé l'un devant l'autre, je ne l'ai pas tout à fait perdu »¹⁵.

Et puis, et peut-être surtout, il y a ce « soliloque du comédien » qui figure dans *Théâtre/Roman*. On y trouve convoqués derechef – et ensemble – Rimbaud et Claudel (non plus le « préfacier » manipulateur, mais le poète d'un

somptueux théâtre). Le personnage imaginé par Aragon y évoque ses souvenirs, et parmi eux, ce rôle de Louis Laine qu'il tint en jouant *L'Echange*. Et il poursuit : « Mais qu'est-ce que ça peut bien vous foutre, révérence parlée ? Les personnages de Claudel, avec leurs passions, leur religion, ils sentent la chair humaine, la touffeur de la chair, et puis, tous c'est toujours un peu Rimbaud. Un Rimb. qu'on a perdu de vue : sa morale n'est plus la vôtre, alors. Il joue un rôle qui n'est pas celui dans lequel on l'a connu. »¹⁶.

Fidélité conservée à Rimbaud et admiration retrouvée pour Claudel, dite à travers Rimbaud ? Rimbaud, encore et toujours !

Bernard Vasseur

15 Propos rapportés dans *France nouvelle* du 10 septembre 1973. Cité dans Pierre Daix, *Aragon*, Éditions Taillandier. Paris, 2004.

16 Aragon. *Théâtre/Roman*, Éditions Gallimard, Paris, 1974.